



Réception de François Emmanuel

DISCOURS D'YVES NAMUR
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 JANVIER 2004

Monsieur,

L'exercice périlleux auquel nous sommes maintenant confrontés l'un et l'autre, a ses us et coutumes qu'il sied peut-être de respecter.

Ainsi en est-il du voussoiement, un terme que d'aucuns diront rare ou précieux, mais une attitude qui ne fut jamais la nôtre et ma seule effronterie se serait volontiers risquée à l'abandonner si je n'avais lu dans votre *Invitation au voyage* cette réflexion qui m'incite à la prudence et à l'extrême réserve : « Le voussoiement — dit le narrateur — s'était installé entre nous comme une précaution d'abord, un barrage à tout débordement intime et plus tard un jeu qui avivait notre connivence. Celle-ci était tissée de secrets sans importance... »

Force m'est donc de respecter la règle du narrateur. Quant aux secrets, dits sans importance, l'usage en la matière reste imprécis au sein même de cette Compagnie. J'en dévoilerai plus tard quelques teneurs, et elles nous concernent, mon cher François, l'un comme l'autre.

Le hasard dont Borges aimait à dire qu'il s'agissait toujours de rencontres organisées, est lui aussi fréquemment invoqué en de telles circonstances que celle-là même qui nous réunit aujourd'hui pour vous accueillir et vous célébrer.

Le nôtre fut fait de bancs ou plus exactement de l'auditorium de la faculté de médecine à Louvain où à l'époque, nous sommes en 1970, plus d'un millier d'étudiants se pressent dès la rentrée d'octobre, assoiffés que nous étions tous de découvertes et de connaissances nouvelles.

Serait-il si lointain déjà ce temps où vous et moi faisons notre quotidien de la dissection des grenouilles et de la mesure des potentiels de repos l'une de nos nécessités existentielles ?

Comment deux étudiants, issus de lieux et de milieux si différents, l'un aux épaules larges, l'autre haut comme trois ou quatre pommes, comment se puisse-t-il qu'ils se soient assis côte à côte dans cette salle surpeuplée, comment se fait-il qu'ils se soient attablés aux mêmes travaux pratiques de physique jusqu'à partager la même cote d'examen ?

Notre hasard, « cette vertu magique de la rencontre » pour citer André Breton, fut celui-là et je n'oserais le commenter plus longuement. Mais il faut peut-être le placer sous le signe d'une phrase éclairante de Maurice Blanchot, un auteur qui, je le sais, comptera dès vos débuts en littérature. Cette épigraphe à *La Chambre voisine*, la voici et je n'en dirai pas plus : « Étroite la présence, vaste le lieu », dit Blanchot.

Notre commune présence habitera également d'autres lieux et d'autres temps. Mais n'anticipons point le cours naturel des choses et conservons, Mesdames et Messieurs, « un goût pour l'ambiguïté parfaite », une attitude dont se réclame parfois l'auteur que nous recevons.

Vous naissez, François Emmanuel Tirtiaux, à Fleurus, le 3 septembre 1952. Hélas ajouterai-je ! Car vous me volez ainsi, et pour quelques semaines seulement, le droit et tous les devoirs — je vous préviens — qui incombent au benjamin de cette Compagnie !

Vous êtes le quatrième enfant d'une famille, elle en comptera bientôt cinq. Une famille aisée où le père, patron d'industrie et philosophe dans le cœur, est aussi « un intarissable conteur d'histoires », où la mère, plus effacée, veille sur l'enfant que vous êtes et qui déjà vit intensément ce sentiment d'étrangeté au monde.

« J'ai toujours été riche parmi les pauvres et pauvre parmi les riches » écrirez-vous plus tard dans l'une des nouvelles de *Grain de peau*, exprimant par là ce trouble d'être au monde.

Mais la littérature — j'entends par là tout autant la lecture que l'écriture — est véritablement une affaire de famille. Votre grand-mère paternelle dont vous

dites volontiers qu'elle fut mystique, n'a-t-elle pas écrit, sous l'anonymat il est vrai, un livre intitulé *Face aux difficultés économiques* ? Quant à Bernard, « ce frère massif et héroïque », il est le romancier à succès du *Passeur de lumière*, des *Sept couleurs du vent* ou du *Puisatier des abîmes*. Et puis, il y a aussi la figure imposante de l'oncle. Il envoie ses poèmes à la famille, on s'empresse de les lire et les commenter. Il est l'auteur de pièces de théâtre, de poèmes rassemblés sous le titre général de *Heureux les déliants*, et cette façon très singulière qu'est la sienne pour revisiter les mythes antiques, que ce soit *Œdipe sur la route* ou *Antigone*.

La proximité de notre confrère Henry Bauchau, puisque c'est de lui dont je parle, vous aura certainement incité à franchir le pas, celui qui, comme Alice, vous fit passer de l'autre côté du miroir, dans la chambre voisine, dans la chambre d'écriture. Encore que, vous me l'avez confié il y a peu, vous l'avez aussi consigné dans un texte encore inédit et je vous cite : « J'ai toujours écrit, j'ai toujours su que mon destin était d'écrire. »

Rien d'étonnant donc à vous retrouver, après des études au collège des Jésuites de Charleroi, à la fois étudiant en médecine et fou de théâtre. C'est l'époque où, avec votre frère Bernard, vous mettez en scène plusieurs pièces. Je me souviens de l'une ou l'autre où vous m'aviez entraîné : *Hitler ou n'importe qui* de Roland Thibaut ou *La Machination* d'Henry Bauchau.

Vous m'aviez aussi poussé aux cours de la faculté de philosophie et lettres et tout spécialement à celui intitulé Psychanalyse des contes de fées. Louvain était à l'époque, et pour notre bonheur, une ville ouverte à toutes les disciplines. Nous étions ainsi initiés aux contes de Perrault et au *Petit Poucet* qui, cette année-là, était l'objet de l'étude. J'ai longtemps cru que votre seule soif de littérature nous avait menés dans ces murs. Il y a peu, vous m'avez enfin confessé que seuls la jupe écossaise et le sourire de Marie étaient en vérité le but réel de nos pérégrinations dans cette faculté de lettres ! Aujourd'hui, Marie vous accompagne avec Adrien, Maxime et Blanche la cadette.

En 1977, un diplôme de docteur en médecine sous le bras, nos chemins se séparent pour un temps et vous poursuivez une spécialisation en psychiatrie que vous terminerez en 1983. Parallèlement, vous participez à la fondation du Théâtre du Heurtoir, vous adaptez des pièces et réalisez plusieurs mises en scène.

Mais un événement essentiel marquera tout votre travail d'écriture, il est à situer durant cette période. Vous interrompez pour un an votre formation de psychiatre, peut-être avez-vous quelques doutes sur son utilité ou ses méthodes, pour vous rendre en Pologne où vous effectuez un stage au Théâtre Laboratoire de Wrocław. C'est là, durant cette année 1981, au sein de l'équipe de Grotowski, le père du théâtre pauvre, que vous apprenez à travailler votre corps et votre voix. Un exercice physique qui, s'il prend votre nature d'intellectuel à contre-pied, vous apprend la véritable geste de la créativité. Ainsi comprenez-vous alors que nous sommes toujours les interprètes d'un quelque chose qui nous traverse et parfois nous échappe.

C'est là aussi que vous rédigez une première version de *La Nuit d'obsidienne*, le texte portait alors le titre d'*Archipel*. J'ai, je vous l'avoue, conservé précieusement dans mes tiroirs cette ébauche de votre livre.

Car si vos premières publications sont d'abord en 1984 un recueil de poèmes, *Femmes prodiges*, et en 1989 un premier roman, *Retour à Satyah*, il est opportun de signaler ici que *La Nuit d'obsidienne* est votre livre princeps, un livre où se dévoile le fondement même de votre pensée.

Vous mettrez dix longues années à le travailler, à le réécrire sans cesse. Je me souviens encore de cette visite qu'avec Marie vous m'aviez rendue au Taillis Pré, l'automne 1982, soit quelque temps après votre retour de Pologne. Vous m'apportiez et me soumettiez cette première version, *Archipel*, qui deviendra — je le rappelle — *La Nuit d'obsidienne*. Je me souviens aussi de mon jugement à l'emporte-pièce que seules la jeunesse et notre amitié autorisaient : « François, pour ce texte il te faudra choisir, la poésie ou le roman ! »

Avez-vous tenu compte de ce sentiment ? Je ne le crois pas et fort heureusement d'ailleurs car tous vos livres porteront cette trace invisible de la poésie, cette pure « émotion » comme l'appelait Pierre Reverdy.

La Nuit d'obsidienne dont Labor vient de nous donner une version corrigée, paraît en 1992 aux Éditions des Éperonniers et vous vaudra votre première reconnaissance publique, le prix triennal de la ville de Tournai. C'est un livre auquel vous tenez beaucoup, je le sais. Car s'il est chargé de cette expérience intérieure vécue à Wrocław, il est peut-être aussi l'un de ces ouvrages encore hors de portée de tout un chacun, tant sa charge émotionnelle est grande, tant il nous

invite à descendre très bas dans les profondeurs de l'âme. Un livre dont l'ambition est un peu folle et démesurée.

C'est un roman ou plutôt un conte initiatique — mais la dimension politique n'est pas non plus oubliée — où le narrateur découvre pas à pas les secrets d'un monde qui l'entoure, où il se découvre enfin lui-même. Un homme qui tente ainsi d'échapper à son « désert d'être » et gagne une île et cette communauté coupée du monde. « Aller *ainsi* au plus loin pour aller au plus près ; *et* si l'on veut se connaître, prendre un chemin que l'on ne connaît. »

L'Octavio Paz du *Singe grammairien* ne partage-t-il pas les mêmes sentiments que ceux qui étaient les vôtres lors de votre voyage initiatique en Pologne ? À propos du chemin de Galta, Paz écrivait d'ailleurs : « Je ne savais pas davantage où j'allais et il ne m'importait guère de le savoir » ; et plus loin : « Je me rends compte à présent que mon texte n'allait nulle part, sinon à la rencontre de soi-même. »

Écrire, on le pressent chez vous, c'est comme une avancée en soi-même, c'est peut-être comme le suggère Pascal Quignard « entendre la voix perdue ».

La Nuit d'obsidienne, s'il s'agit d'un livre parfois très dur et chargé de nombreux symboles, est probablement la seule ou l'une des rares tentatives pour exprimer par l'écrit certaines idées sur la transmission après la mort.

Peut-être quelques critiques avertis approcheront-ils un jour la vérité de ce texte, peut-être quelques lecteurs nouveaux partageront-ils cette « connaissance... puisée dans l'île ».

Mais cette même année 1992 est féconde ; votre éditeur, à l'époque Alinéa, publie *Grain de peau*, un ensemble de nouvelles (vous en donnerez une version corrigée chez Labor en 1999) qu'il faudra désormais placer sous le signe de vos livres d'été.

On y découvre un auteur au langage facétieux et dont l'écriture s'apparente aux meilleurs des romans noirs ou policiers. « Un rythme enlevé, peu de digressions, une trame narrative plus resserrée », comme l'écrit justement l'un de vos commentateurs, tout cela fait de ces nouvelles un lieu de tension permanente entre le narrateur et ses femmes mystérieuses. Quatre nouvelles et autant de variations sur le thème de la fascination, sur la séduction opérée par la femme.

Lecteur, je me suis ainsi laissé séduire par plusieurs d'entre elles, préférant tantôt l'une, tantôt l'autre, ne cherchant pas à connaître le fin fond des choses, me laissant simplement baigner dans « l'allusif », dans ce qui ne sera jamais définitivement révélé.

Que vous soyez fasciné par la femme, par ses beautés et les sentiments troubles qu'elle éveille en vous-même comme en nous tous, cela ne fait aucun doute. Dussiez-vous un jour vous en défendre que nous ne vous croirions pas ou si peu ! Et j'en tiens pour preuve toutes ces figures d'Ève. Elles traversent vos romans ou vos nouvelles et toujours semblent échapper tout autant au narrateur qu'au temps mesuré ou aux simples lecteurs que nous sommes.

« Mais au fond, écrivez-vous, comment était-ce la beauté d'une femme ? À l'instant où à demi rhabillée elle remarquait mon regard posé sur elle, je pensais toujours à la même chose, qu'elle recomposait son mystère et dès lors commençait à m'échapper. »

L'Invitation au voyage qui vient de paraître cet automne à La Renaissance du Livre et dont j'ai, à dessein, extrait cette réflexion, nous montre, s'il le fallait encore, combien vous importe et combien vous êtes sensible et attentif au moindre geste de cette femme qui habite « dans le paysage ». C'est là par ailleurs le titre d'une des nouvelles du recueil. C'est là aussi qu'on peut découvrir votre « Petit précis de distance amoureuse », un texte saisissant, « comme un ensemble pointilliste », qui nous mène dans les dédales et les sentiments troubles de l'amour. Il y a aussi cette étonnante « chevauchée sur la mer de glace » et ces scènes, que l'on ne peut oublier, dans *La Leçon de chant*.

Mais ne vous réjouissez pas trop, mes chers consœurs et confrères, n'allez pas pour autant penser qu'en accueillant aujourd'hui parmi nous François Emmanuel nous ayons fait le choix d'un romancier qui serait l'éternel soupirant d'une Marquise de Gange et le disciple d'un certain Monsieur de Sade ! Quoique à y bien regarder entre les lignes...

Ces ouvrages, vous l'aurez compris, figurent dans l'œuvre de François Emmanuel au rang de ceux qu'il place volontiers sous le signe des « romans d'été », ceux où son auteur se donne à être plus léger avec lui-même.

Encore qu'aujourd'hui la frontière paraisse plus ténue entre les romans dits de l'été et ceux venus de l'hiver. Ainsi *Le Sentiment du fleuve* et *L'Invitation au*

voyage, les deux derniers livres parus à ce jour, appartiennent-ils aux deux registres à la fois. Mais cela est peut-être bon signe, m'avez-vous dit !

C'est dans cette même veine romanesque, où l'ironie et l'humour sont omniprésents, qu'il faut placer *Le Tueur mélancolique*, un roman publié en 1995 par les Éditions de la Différence à Paris.

Un roman qualifié de « philosophique, malicieux et haletant », un polar en quelque sorte, mettant en scène un Léonard Gründ chargé de faire disparaître un vagabond mais dont il tombe sous le charme. « Je n'ai jamais été très bon pour tuer les gens. Quoi que je fasse, je suis un doux définitif. Même dans les pires de mes rêves, je ne brandis ni couteau à viande ni scarificateur. Je n'ai pas de talent pour la haine. » Cette première phrase du livre situe à merveille le personnage et les accidents qui s'ensuivront. L'espace de ce roman c'est aussi celui de l'impossibilité totale dans laquelle est mis le tueur pour honorer son contrat de mise à mort.

Vous avez confié à une journaliste dont le billet à votre propos s'intitulait fort justement *Le montreur d'invisible* ces réflexions que je cite : « Je suis plutôt de l'hiver, un moment où curieusement je me sens revivre. J'aime beaucoup la lumière très pure en cette saison, c'est la plus belle chose au monde. L'entrée dans l'hiver correspond le mieux à mon désir d'écrire... je sens quelque chose qui vient. C'est très étrange, mon imaginaire est alors beaucoup plus vivant. »

Nous sommes aujourd'hui un 24 janvier et c'est peut-être le moment d'aborder avec vous ces romans appelés « romans d'hiver », parce qu'ils sont plus sombres, parce qu'ils sont plus graves et parce que l'hiver est en quelque sorte « un contrepoint à la connaissance de la passion ».

La Partie d'échecs indiens paraît une première fois en 1994 aux Éditions de la Différence, le texte revu sera donné plus tard chez Stock. C'est l'un de ces romans placés sous le signe de la gravité et des questions essentielles, il vous vaudra en 1995 le prix des Amis des bibliothèques et le prix Charles Plisnier.

C'est l'histoire d'un homme, Amadeo Seguzzi, un policier qui découvre sa propre violence lors d'un interrogatoire à l'aéroport (vous rappellerais-je certains faits récents, ils nous enseignent hélas combien la frontière peut être tenue voire absente entre fiction et triste réalité). Cet homme décide donc de quitter ses fonctions. Mais il lui faudra auparavant s'acquitter d'une mission, retrouver un

certain Anton Ilitch Chaliaguine avec qui il avait partagé autrefois une partie de chaturanga, un jeu d'échecs avec quatre joueurs.

Entre ces deux hommes, l'amour d'une femme et de longues déambulations, des bars louches de Palerme à Saint-Pétersbourg, de Vienne aux rives lointaines de l'océan Indien.

Sans en dévoiler toute la trame qui mènera l'enquêteur jusqu'à cet homme recherché et en train de mourir, vous aurez saisi, Mesdames et Messieurs, qu'il s'agit là d'une quête personnelle, d'une recherche sincère du sens à donner à la vie, à sa vie. Notre confrère Jacques De Decker dira d'ailleurs de ce livre qu'il « n'arrive pas souvent qu'un auteur sache concilier les exigences du roman d'action et celles du conte philosophique. Souvent tentée, rarement accomplie, cette synthèse est, ici, pleinement réussie ».

Évoquant cela, mon cher François, je ne puis oublier les voyages qui furent les vôtres, qui furent les tiens, jeune poète probablement en quête de sens, de la Pologne au désert du Niger en passant par l'Amérique Centrale, l'Inde ou la Russie. C'est là une exigence envers soi-même, un trait de votre caractère et j'aimerais le souligner ou le révéler à tous parce qu'il vous honore.

Cette même exigence, tant avec vous-même qu'envers votre propre écriture, explique certainement que vous soyez l'un des rares romanciers que je connaisse à avoir porté un soin aussi méticuleux à la réédition de certains livres. Ainsi, la suite d'ouvrages parus à La Différence ont-ils fait l'objet d'une réécriture plus épurée, plus soignée encore, plus efficace donc.

La Leçon de chant, publiée une première fois en 1996, toujours à La Différence, et revue pour la collection « Espace-Nord » chez Labor en 2000, s'inscrit dans ce même esprit des livres « non distanciés », des livres qui posent des questions, peut-être plus qu'ils n'apportent de véritables réponses, laissant parfois son lecteur dans le trouble et le sentiment d'incomplétude.

Je ne parlerai pas ici du sujet — il s'agit en fait d'approcher l'énigme d'une femme dont la voix s'est brisée — pour aborder plutôt avec vous l'une de vos permanences, l'une de vos rémanences. J'entends par là évoquer la musique dont chacun de vos livres est fortement imprégné. Celui-ci doit beaucoup à Schubert ; le personnage vous a fasciné, à tel point que vous chercherez à reproduire dans le phrasé de *La Leçon de chant* une sonorité qui rappelle le musicien.

La musique, avez-vous écrit, « est l'art pur par excellence » et l'on ne s'étonnera point de vous entendre encore lire, ici et là, ce *Petit précis de distance amoureuse* avec votre voix si intimiste et accompagné d'un violoncelle. La musique n'est-elle pas pour vous cette langue perdue, cette langue inaccessible ?

La Leçon de chant est « une tentative désespérée de comprendre », elle cherche la blessure et le chemin de l'apaisement, elle est peut-être de vos livres celui où l'on devine le plus que son auteur est psychiatre. « Psychiatre par métier et écrivain par destin », tel est le jugement que vous portez sur vous-même !

Psychiatre, vous l'êtes dans votre pratique quotidienne et tout particulièrement au Club Antonin Artaud dont vous êtes l'actuel médecin-directeur. Un centre alternatif à la psychiatrie qui, il y a quarante ans, compta parmi ses fondateurs un certain Jean Raine, le poète qu'on ne connaît guère et le peintre que nous savons. Un centre où les activités artistiques permettent à ceux qui le fréquentent de se retrouver, de renouer avec l'autre.

La Passion Savinsen, publié en 1998, marquera votre passage et votre installation chez l'éditeur Stock. C'est pour ce roman très travaillé que vous recevrez le prix Rossel, il vous ouvre enfin les portes d'une véritable reconnaissance, que ce soit chez nous ou chez nos voisins. Ce livre et les suivants figurent désormais dans la très célèbre collection du « Livre de poche ».

C'est une histoire d'amours interdites et de passion, ou plus exactement de deux passions, celle de la mère avec le Juif et plus tard celle de la fille avec l'officier allemand, c'est au sens littéraire une tragédie antique. Un livre où vous vous jouez du temps, comme vous le ferez encore dans *La Chambre voisine*, avec des phrases longues pour le passé, avec pour l'amour et le présent une phrase plus épurée et plus courte.

Cette époque trouble de notre histoire vous passionne et vous publiez en 2000 *La Question humaine*. Ce livre deviendra bientôt, et en Allemagne tout particulièrement, le best-seller que l'on sait.

Vous apportez peut-être ici, et à votre manière, une réponse à la trop célèbre question de Adorno, à savoir : « Est-il encore possible d'écrire après Auschwitz ? »

C'est un récit bref, étrange, provocateur et redoutable où le narrateur, psychologue d'entreprise, pénètre dans l'intimité et la confiance de Mathias Jüst, son directeur dont il est chargé d'observer les faits et gestes. On y fait connaissance

avec les mécanismes sournois et terribles qui ont cours à l'heure actuelle dans le monde de la grande entreprise et du capitalisme. Ils ne sont pas, hélas, sans nous rappeler, par quelques parallélismes saisissants et troublants, ce que furent les chambres à gaz et cet impardonnable faux pas de l'homme.

« J'eus la sensation très nette — avouera le narrateur — que j'avais pénétré dans la nuit d'un homme, pire : que sa nuit touchait à la mienne et que sa main refermée sur moi scellait une complicité, le partage d'une faute, la volupté de ce partage, quelque chose de sombre et d'indistinct que je rattachais bizarrement à ce qu'il avait appelé la question humaine. »

La Question humaine est un livre pour notre temps et il appelle chacun d'entre nous « à une singulière méditation sur l'existence ».

Quant à la mémoire, elle est omniprésente dans vos livres, que ce soit ici ou dans *La Chambre voisine*, et je relis avec intérêt la première phrase de votre premier roman, *Retour à Satyah*, comme si tout y était déjà pressenti. Voici cette première phrase inaugurale : « La mémoire est étrange. Les matins nous arrachent à des nuits obscures dont nous ne gardons aucune trace. Les jours succèdent aux jours et le temps dépose sans cesse cette matière d'oubli comme pour nous éloigner de nous-mêmes. »

Cette « matière d'oubli », vous l'aurez travaillée avec patience, par approches lentes, successives et diverses. Vous n'auriez pas été désavoué, je le pense, par un Philippe Sollers nous disant que « le roman est une sorte de retard, de courbe que fait l'écrivain sur la mémoire, sur les mémoires ». Le roman serait, toujours selon Sollers, « un désir de mémoires ».

La Chambre voisine clôt momentanément le cycle des livres d'hiver et n'échappe pas à ce travail sur la mémoire que voudraient occulter les secrets de famille. Patrick Kéchichian, dans *Le Monde*, écrira à votre propos : « Ce qui est remarquable, outre une écriture classique, constamment tendue, attentive aux inflexions invisibles de l'âme, c'est la manière qu'a l'écrivain belge d'aller au plus secret de ses personnages. Entre la psychologie et la métaphysique, pour le dire sommairement, il trouve, proche de Pierre Jean Jouve, une troisième voie : Celle que les grands tragédiens, et quelques poètes, n'ont jamais épuisée. »

Avant de vous entraîner vers cette troisième voie, vers ce « tiers secrètement inclus » cher aux poètes et à Roberto Juarroz en particulier, il me faudrait encore

vous rappeler, Mesdames et Messieurs, que François Emmanuel est l'auteur du *Sentiment du fleuve*, paru il y a juste une année et pour lequel il vient de se voir décerner à Paris le prix France-Wallonie-Bruxelles.

« Il faut croire à l'existence d'un monde caché qui parfois se livre à nous, parfois se dérobe et qu'il faut traquer » écrivait notre regretté confrère Thomas Owen. C'est ce à quoi d'ailleurs va s'employer le narrateur, mettant ses pas dans ceux de son oncle, Isaïe Mortensen, enquêteur aux activités douteuses.

Un livre, je le rappelle, où la frontière des genres semble s'estomper. Mais on peut créer d'autres registres, d'autres cadastres pour répertorier vos œuvres. Selon les différents étages de la mémoire, selon la musique entendue, selon la lignée paternelle ou la lignée maternelle. Et vous aimez cet agencement-là. L'un, celui du « père », est placé sous le signe de la transmission ; on y retrouve *Le Sentiment du fleuve*, *La Nuit d'obsidienne* ou *La Question humaine*, cette dernière évoquant plutôt nos pères multiples. Quant à l'autre classement que l'on pourrait situer du côté de la « mère », il inclut les maisons. *La Chambre voisine*, *La Leçon de chant*, *Retour à Satyah* ou *La Passion Savinsen* sont de celui-là.

On ne peut donc oublier ce métier dont vous faites état et, si tout livre contient une part autobiographique, cachée ou détournée, on peut raisonnablement penser que Isaïe Mortensen, retiré dans la cité obscure, est votre meilleur alter ego. « Cette pratique de l'approche et de l'éloignement est devenue avec le temps — dira Mortensen — un art de l'écoute, les gens revenaient épuiser chez moi leur hantise d'avoir perdu quelqu'un ou quelque chose, et je cherchais à les entendre au travers de leur désolation, leurs harassantes constructions mentales, non pas ce qu'ils me disaient mais ce presque rien qui soulevait leur voix, cette manière de mouvement ou d'entrave au mouvement, non pas vraiment les faits mais ce qui les attire. Car les fins sont dans les commencements, les ascensions dans les chutes, les disparitions dans les coups de foudre, et l'effort à comprendre revient toujours à notre ébahissement de vivre. »

Vous êtes, Monsieur, de ceux qui pratiquent une littérature du dévoilement, vous êtes le romancier du Clair-Obscur comme Rembrandt en fut le peintre. Vous marchez entre silences et non-dits, vous partagez ainsi l'espace singulier des poètes. Car la poésie, vous ne l'avez jamais laissée, vous ne l'avez jamais épuisée,

mieux encore, vous vous en êtes fait une arme secrète, redoutable et merveilleuse qui depuis toujours accompagne chacune de vos publications.

On ne s'étonnera donc pas de trouver dans le *Tueur mélancolique* cette phrase que j'aurais aimé écrire à propos du poème : « ...un poème. Appelons-le ainsi parce qu'il n'est suspendu à rien, n'est attaché à rien, n'est retenu par rien. Les poèmes sont les seuls textes en suspension dans le vide. »

On ne s'étonnera donc point non plus de la publication prochaine, à La Renaissance du Livre, d'un recueil de poèmes, et pour l'heure, on ne se lasse pas de lire telle ou telle autre page de cet émouvant *Portement de ma mère*.

« J'ai fait métier d'écouter ce qui se dit dans les chambres sourdes, je suis devenu écrivain », dites-vous dans ce même *Portement*.

Mais écrire ou être écrivain, qu'est-ce vraiment aujourd'hui ? Si ce n'est peut-être interroger le langage, avancer vers l'inconnu et ainsi s'interroger sur soi-même.

C'est pour cette écoute attentive et cette langue mesurée, c'est pour cette vérité de la parole et du silence, c'est pour cela, Monsieur, que nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui parmi nous.

C'est pour tout cela, mon cher François, que je te souhaite la bienvenue.

Copyright © 2004 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Yves Namur, *Réception de François Emmanuel. Séance publique du 24 janvier 2004* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2004. Disponible sur : < www.arlffb.be >